



REVUE DE PRESSE

MARK ANDRE / MATTHIAS PINTSCHER



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

Mark Andre / Matthias Pintscher

Cité de la musique – 15 oct.

PRESSE

Anaclase.com – 15 octobre 2019

Resmusica.com – 19 octobre 2019

Le Figaro et vous – 29 octobre 2019

deux créations françaises par l'Ensemble Intercontemporain œuvres de Mark Andre et Matthias Pintscher

par laurent bergnach

Festival d'automne à Paris / Cité de la musique - 15 octobre 2019

» concert

Quelques jours après le Trio Catch [lire [notre chronique](#) du 7 octobre 2019], l'Ensemble Intercontemporain fait à son tour résonner la musique de notre siècle dans le cadre du *Festival d'automne à Paris*. Bien évidemment, Matthias Pintscher [photo] dirige la formation dont il est le directeur musical depuis septembre 2013, qui jouera sa musique après l'entracte.



© felix broede

Toute la première partie de soirée est occupée par *riss*, un triptyque conçu par Mark Andre (né à Paris, en 1964), que forme *riss 1* (Paris, 2017), *riss 2* (Francfort, 2014) et *riss 3* (Cologne, 2016). Résidant à Berlin depuis près de quinze ans, c'est tout naturellement que l'ancien élève de Rihm et de Lachenmann choisit la langue allemande pour titrer son œuvre – un mot que l'on traduira par fissure, fracture, déchirure –, laquelle illustre les travaux de la théologienne Margareta Gruber. En effet, explique le musicien, celle-ci s'est passionnée pour le « *déploiement d'interstices rituels* » au sein du Nouveau Testament, un livre qui regorge de voiles ou de ceux entamés par la force, de reniements et de trahisons. Architecte du fragile et de l'instable, l'auteur de *...auf...* avait déjà évoqué les *riss* de l'Apocalypse dans *...als...I* [lire nos critiques des CD [col legno](#) et [Wergo](#)]. Ici, il se donne pour défi d'allier espace de respiration et intensité maximale, décrivant son triptyque comme en proie à une disparition qui « *n'a rien de dramatique ou de pathétique ni même de poétique ou de lyrique* » (brochure de salle).

D'emblée, *riss 1* invite le souffle et le vent (Esprit saint) qu'un frottement de timbale parvient à évoquer. Les cordes tendres aident à la création de différents climats rivés par des acmés ou des silences, que viennent égayer, délicats, une clarinette qui papillonne, un trombone qui barrit, etc. Un *ostinato* couinant annonce un final que signent l'utilisation de rhombes dernier cri. Un peu plus long que cette première section, *riss 2* multiplie les césures et les rôles d'un tissu réhaussé de chocs récurrents et variés. Sans même parler de la percussion (plaques de bois et d'acier), on entend des tapotages rapides sur les touches de l'accordéon ou des cordes de contrebasse claquer à l'envi. Enfin, dépassant de dix minutes la section d'origine, *riss 3* combine les deux univers précédents. Ainsi, après le métronome initial qui fait écho au son d'alarme qui ouvrait *riss 1*, le vent redouble de présence, traversé de bruits nouveaux (galop de souris au violon joué sans archet, plainte du polystyrène, etc.), avant que ne tournoient de nouveau les rhombes.

Entre les représentations de *Violetter Schnee* de Beat Furrer [lire [notre chronique](#) du 16 janvier 2019] et celles, en préparation, d'*Orlando* d'Olga Neuwirth, Matthias Pintscher trouve le temps de jouer son propre catalogue. Et tout d'abord le concerto *mar'eh* (visage, signe ou vision merveilleuse, en hébreux), créé ici-même le 23 mars 2016, avec Hae-Sun Kang. Maîtrisant son violon à la perfection, Diego Tosi fait entendre un jeu limpide auquel un ensemble à la texture transparente permet souvent d'évoluer au plus près des harmoniques. Si la virtuosité est évidente, elle n'est pas extravertie ou exaltée, mais tiendrait plutôt de l'introspection – « *ce que l'on pourrait peut-être appeler une "virtuosité concentrique"* » (ibid.).

partager
cet article

- Email
- Imprimer
- Twitter
- Facebook
- Myspace

Le 20 janvier dernier, à Berlin, sous la double égide du créateur de l'Ensemble Intercontemporain (Pierre Boulez Saal, Boulez Ensemble), Daniel Barenboïm créait *NUR*, concerto pour piano dont il a encouragé la conception. Comme l'indique la traduction de son titre (hébreu, arabe), Pintscher y célèbre le feu, voire la lumière, au fil de trois mouvements. Si le premier, *Lightly, floating*, met en relief quelques rapides *sol*i (cor, violoncelle, violon, etc.), c'est évidemment Dimitri Vassilakis qui capte l'attention. Des moments suspendus l'achèvent, annonçant *Sospeso, sospirando*, le deuxième, qui ravit par sa légèreté et son moelleux, tandis qu'*Erratico, con durezza* ménage plusieurs passages rythmés, voire furieux.

LB

Resmusica.com – 19 octobre 2019

Mark Andre et Matthias Pintscher cherchent la lumière avec l'EIC

Le 19 octobre 2019 par Vincent Gullemin

Autour de cinq ouvrages composés ses dernières années avec une influence théologique, les trois premiers de **Mark Andre** et les deux derniers de **Matthias Pintscher**, le concert de l'**Ensemble Intercontemporain** s'assèche par la longueur et le manque de surprise des partitions.



Dès le début du concert, le nombre de places restées vides dans la Salle des concerts de la Cité de la Musique inquiète, bien que le programme soit prometteur. Certes, les musiques traitées par l'**Ensemble Intercontemporain** ne sont pas faciles d'approche et ne s'écoutent pas comme le répertoire classique et romantique, car elles nécessitent plus de concentration et une véritable ouverture d'esprit à la curiosité, mais les spectacles du Festival d'Automne ont normalement leur public, et l'on s'attendait à une salle plus qu'à moitié pleine.

Malheureusement, on ne peut à la fin du concert, sous-titré *Vers la lumière*, que s'accorder sur le fait que les œuvres présentées cette fois, sur plus de deux heures de musique et plus de trente minutes de pauses cumulées, offrent un résultat trop neutre et requièrent une concentration trop longue pour maintenir l'attrait jusqu'au bout. Trois pièces de [Mark Andre](#), *Riss I*, *Riss II* et *Riss III* ouvrent la soirée, avec une graduation de cinq minutes de plus entre chacune, la première durant seize minutes. Mais si le temps se développe à mesure que les pièces avancent, le matériau basé sur le concept de *déchirure* dans la pensée de la théologienne franciscaine Margareta Gruber s'épuise rapidement. Mark Andre, dans la continuité de ces travaux précédents, utilise pour ce triptyque composé de 2014 à 2017 toutes les possibilités laissées par les instruments pour développer la matière sonore. Les cuivres, du tuba wagnérien au trombone, sont alors autant frappés à la main sur l'embouchure que soufflés, tout comme l'accordéon dont les doigts de l'instrumentiste tapotent parfois le clavier sans faire ressortir d'autres sons que celui des touches enfoncées. De ces techniques résulte surtout un éternel retour à un rythme, asséné à l'image des accords cadencés du *Sacre du Printemps*, dont on perçoit de nombreuses évocations. La technique de composition ne peut être remise en cause et Mark Andre est clairement un compositeur d'importance, mais après une heure, la notion d'académisme ressort fortement, d'autant que passé *Riss I*, aucune surprise n'apparaît plus ni dans *Riss II* ni dans *Riss III*, pour lequel une montée en tension aurait été nécessaire. L'utilisation de tuyaux et autres instruments rares en fin d'ouvrage ne suffit pas à maintenir l'attention.

En seconde partie, le directeur musical de l'Ensemble Intercontemporain redevient également compositeur, pour rejouer sa version pour violon et ensemble de *mar'eh*, créé en 2016 dans cette même salle, alors avec Hae-Sun Kang. Tiré de la version pour orchestre créé en 2011 par Julia Fischer et Vladimir Jurowski, jouée depuis par le compositeur entre autres avec [Renaud Capuçon devant les Berliner](#) ou l'OSR, l'œuvre tire comme souvent sa toile de fond d'une référence hébraïque, *mar'eh* voulant dire « visage » ou « signe ». Sur une matière basée sur le traitement des micro-sonorités, jamais déployée au-delà du *forte*, le cor prépare un motif introductif réutilisé ensuite par le violon, retranché à l'aigu pendant les vingt-cinq minutes que dure l'ouvrage. Maintenu presque toujours dans le *pianissimo*, la pièce bénéficie de la qualité d'écoute d'un public particulièrement silencieux, autant que de la dextérité du jeu sans fioriture, très différent des propositions de Capuçon, du violoniste [Diego Tosi](#). En dernière partie, *Nur* s'apparente sans le reconnaître à un concerto pour piano, avec pour soliste [Dimitri Vassilakis](#), parfois obligé de se lever pour pincer les cordes de son instrument, même si ce geste reste marginal ici par rapport aux demandes d'Andre dans la première partie. Là encore, le style de Pintscher se reconnaît, par cette matière tout juste touchée, très nuancée et jamais énergisée, là où l'heure tardive et le temps déjà passé à rester concentré auraient nécessité un ouvrage plus vivace. La clarté du piano, bien associé à la douzaine d'instruments de l'ensemble permet toutefois à l'occasion de rattraper l'oreille à cette partition écrite pour et créée par Daniel Barenboim en ce début d'année à la Boulez Saal de Berlin.

CULTURE

Chefs et musiciens: une alchimie à trouver

CHRONIQUE Si l'Orchestre de Paris cherche encore son directeur musical, l'Orchestre national d'Île-de-France est à l'aise avec Case Scaglione. Et l'Ensemble intercontemporain coule des jours heureux avec Matthias Pintscher.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

Vous attendez des pronostics sur le futur directeur musical de l'Orchestre de Paris? Vous allez être déçus! Nous n'avons pas encore entendu tous les candidats, et tout emballement précoce est à bannir s'agissant d'une décision aussi importante. En outre, l'autre soir, un événement est venu totalement éclipser la question du chef. Arrivant à la Philharmonie pour évaluer la chimie qui allait prendre - ou pas - entre Tugan Sokhiev et l'Orchestre de Paris (OP), on a appris que c'était le dernier concert de Michel Bénét, hautbois solo depuis 1979.

D'habitude, un bouquet de fleurs suffit à marquer le coup. Là, une fois la symphonie terminée, au moment où le chef recueille les applaudissements, Sokhiev a fait se lever le hautboïste et donné un signal mystérieux. Rejoins sur scène par tous ceux qui ne jouaient pas ce programme, les musiciens ont alors fait la sérénade à leur collègue en jouant pour lui le plus émouvant des bis, laissant cet homme si discret à la fois ému aux larmes et terriblement gêné d'être ainsi au centre de l'attention, sous les acclamations du public debout. C'était la revanche des anonymes: l'espace d'un soir, la vedette n'était pas le maestro ou le collectif, mais un individu, qui a donné le la à l'orchestre pendant quarante ans, avec une sensibilité, une beauté du son, une perfection stylistique, une sûreté technique jamais prises en défaut. Le tout avec une qualité humaine et une humilité sans lesquelles ses collègues ne lui auraient pas offert une telle marque d'amour et de respect. Merci, monsieur Bénét.

Sonorité chaude et homogène

Si l'OP cherche son chef, une autre formation l'a trouvé: c'était la première fois que nous entendions l'Orchestre national d'Île-de-France (Ondif) avec son nouveau directeur musical, Case Scaglione. Au cours d'un programme de morceaux choisis de Wagner avec deux chanteurs au métier solide (Michelle DeYoung et Simon O'Neill),



Le nouveau directeur musical de l'Orchestre national d'Île-de-France Case Scaglione a une gestuelle claire et fluide, jamais ostentatoire. CHRISTOPHE URBAIN

souvenir des associations symphoniques d'antan, le moins que l'on puisse dire est que l'on a été favorablement impressionné. Le chef américain de 37 ans a une gestuelle claire et fluide, jamais ostentatoire, plus soucieuse d'aider l'orchestre et de ménager les chanteurs que de se mettre en scène. Lui et les musiciens n'en sont qu'au début, mais la manière dont il a modelé dans les cordes une sonorité équilibrée, chaude et homogène, tout en soignant le legato et en ménageant les progressions, est d'ores et déjà plus que prometteuse. Les vents n'ont pas toujours fait preuve de la même cohésion au long de la soirée, mais on n'en est pas moins sorti gonflé à bloc de ce concert enthousiasmant, au point de se pro-

mettre de ne pas attendre trop longtemps avant de réentendre l'Ondif dans cette forme-là.

Après ceux qui cherchent et ceux qui viennent de trouver, n'oublions pas les unions qui tiennent! Matthias Pintscher est déjà dans sa septième saison à la tête de l'Ensemble intercontemporain (EIC), et le magnifique programme qu'il vient de donner dans le cadre du Festival d'automne en dit long, à la fois sur l'entente entre chef et musiciens et sur l'éthique artistique que Joséphine Markovits est parvenue à maintenir à la tête de la manifestation parisienne. Car trois quarts d'heure de musique de Mark Andre, le plus secret, le plus laconique des compositeurs contemporains, ce n'est pas

franchement « grand public ». Ceux qui ont fait le déplacement n'ont pas eu à le regretter, tant son œuvre *Riss* est un grand voyage intérieur aux confins du silence, où le frémissement des instruments suspend le temps. Les fabuleux musiciens de l'EIC rendent autant justice à cette spiritualité qu'à la sensualité de la musique de Pintscher lui-même sous la baguette du compositeur, s'adaptant le même soir à des techniques de jeu très différentes, qui en disent long sur l'éclatement des esthétiques à notre époque. ■



» Retrouvez Christian Merlin tous les dimanches de 9 heures à 11 heures. Prochaine émission: «La clarinette»